

Le lecteur a sans doute déjà reconnu le messager qui arrivait de Sorel. C'était Pierre Hervart, marié à Julie Gagnon depuis plus de trois mois. Quant à l'homme qui lui avait donné des ordres, et qui comme on a pu le voir, nous ferons bientôt connaissance avec lui.

Pierre n'avait jamais vu Raoul de Lagusé, et avait toujours ignoré l'aventure arrivée à Julie, à la suite de laquelle, elle avait fait la connaissance du vicomte.

Mais il n'en était pas de même pour Julie. Elle l'avait encore vu environ huit jours avant son mariage avec Pierre, dans une promenade que Raoul avait faite sur la rivière Richelieu, et avant de partir, après lui avoir réitéré sa demande lui-même, il l'avait terriblement menacée.

Cependant, par un hasard fatal, elle n'avait jamais voulu parler de cet incident à son époux.

Elle craignait qu'en le lui communiquant, il ne s'exposât à des dangers où il pourrait trouver la mort ; et elle croyait que les menaces de Raoul n'étaient que l'effet du dépit et de la colère. N'entendant plus parler de lui, elle s'était bien vite tranquilisée ! Mais elle avait tort de se croire ainsi en sûreté, car le serpent veillait dans l'ombre. Il ne se passait pas une seule journée, sans que le vicomte de Lagusé ne sût tout ce qui concernait Pierre et sa jeune épouse.

.....  
Sui-vons maintenant l'homme au manteau noir.

Après avoir marché pendant une dizaine de minutes, il s'arrêta devant une grande maison de bois, et frappa trois coups.

Aussitôt la porte s'ouvrit, et un homme tenant une lampe à la main parut sur le seuil.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Moi, répondit simplement l'inconnu.

— Ah ! c'est vous Docteur, dit alors la première voix. Veuillez donc entrer, nous vous attendons depuis une demi-heure.

— Bien, bien, répondit celui-ci, je n'ai pu venir auparavant, et il entra, suivi de celui qui était venu lui ouvrir la porte.

Tous deux se rendirent dans une vaste chambre, éclairée par la lumière douteuse d'une seule lampe, dans laquelle étaient réunis avec monsieur Papineau, les principaux conjurés. Un grand silence régnait parmi eux, mais à la vue de celui qu'on a entendu nommer deux fois le docteur, les patriotes qui étaient plongés depuis quelque temps dans un morne silence, relevèrent la tête, et vingt questions furent posées à la fois.

— Je vous répondrai tout-à-l'heure, répondit le Docteur, mais maintenant je veux parler particulièrement avec monsieur Papineau. Et il l'emmena dans l'embrasure d'une fenêtre, et s'entretint à voix basse pendant quelques instants avec lui.

Pendant ce temps, l'impatience dévorait les autres conjurés, qui demandaient tour à tour : Quelles nouvelles ? Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ?

— Eh bien ! voici ce qu'il y a, répondit enfin le docteur, les troupes marchent demain sur St. Charles pour y faire leur jonction avec l'armée du colonel Wetherall. Eh bien ! il faut les arrêter à St. Denis, et une rencontre est donc inévitable.

— Tant mieux ! s'écrient alors cinquante voix, nous les verrons donc à l'œuvre ces tyrans, et nous saurons bien si ces braves soldats sont aussi gais sur le champ de bataille que dans leurs casernes !

— Amis, dit Papineau, vous devez renoncer à votre entreprise, car... Un grand bruit interrompit sa voix :

— " Nous voulons nous battre, nous nous battons, "

et de plus nous arracherons la vie à un grand nombre de ces anglais maudits ! " s'écrièrent à la fois tous les patriotes.

— Je vois avec peine, reprit Papineau, que rien ne peut ébranler votre courage et votre généreuse ardeur. Combattez donc pour l'amour de la patrie !

Le lendemain était le 22 Novembre. Cette date nous rappelle toujours avec orgueil, l'un des plus glorieux événements politiques de notre histoire, le feu de St. Denis.

Dès l'aube, Saint Antoine et Saint Denis furent le théâtre d'un magnifique spectacle.

Des hommes enthousiasmés pour la défense de la liberté opprimée, s'armaient de pistolets, de mauvais fusils, de piques, de pioches, et couraient au combat.

Au bruit du tocsin, huit cents hommes se trouvèrent réunis ; mais tous n'étaient pas armés. Il n'y avait environ que 120 fusils, bons ou mauvais. Ces hommes étaient tous venus des paroisses avoisinantes. Un grand nombre, qui se trouvaient sur la rive opposée à St. Denis, traversèrent dans des embarcations, qui s'enfonçaient dans l'eau sous le poids des guerriers.

Parmi ces gens qui étaient venus uniquement pour se battre, il faut remarquer le capitaine Labossière, de Contrecoeur, armé d'un pistolet, long de près de deux pieds. C'était un bel homme gros et grand, bien fait et d'une grande force musculaire.

Il arrive un des premiers à St. Antoine, et traversa aussitôt à St. Denis.

— Tonnerre ! disait-il en regardant son grand pistolet, je n'ai pas de fusil, moi, mais j'ai assez de mon pistolet. C'est lui qui va en faire de la besogne, n'est-ce pas, Marguerite ? Vous ne comprenez pas ce que je veux dire, vous autres, ajoutait-il en s'adressant aux patriotes quand je parle de Marguerite, mais je vais vous l'apprendre. Sachez d'abord que mes deux meilleurs amis sont Charlotte et Marguerite ; Charlotte c'est ma bouteille, Marguerite mon pistolet. Jusqu'ici j'avais toujours aimé l'un autant que l'autre, mais je crois qu'aujourd'hui je préfère Marguerite.

— Tant mieux, dirent les autres, Marguerite servira !

— Ah pour ça, y a pas de saison, soyez sûrs que Marguerite fera son devoir ; ce qui ne m'empêchera pas, bien entendu, de goûter à Charlotte de temps en temps.

Un hurra fut la réponse des nouveaux guerriers.

Cependant le combat était commencé à St. Denis. Le docteur Nelson commandait nos braves canadiens. Il s'était enfoncé avec eux dans une grande maison de pierre, qui leur servait de forteresse.

Cependant l'artillerie venait d'ouvrir un feu meurtrier. Au premier coup de canon, cinq hommes tombent morts.

A cette vue les rebelles sont stupéfaits, et leur ardeur commence à se ralentir. Mais Nelson, les manches de sa chemise retroussées, se fraye un passage au milieu d'eux.

— Ho donc ! mes amis, s'écrie-t-il, ce n'est rien ; à la guerre comme à la guerre ! Continuez votre feu. " Et lui-même recule les morts, et ne craint pas de s'exposer au danger.

Ce courage ranime l'ardeur des patriotes.

Peu de temps auparavant, les anglais avaient essayé de s'emparer d'une distillerie, défendue par une quinzaine de canadiens. Voyant le peu d'effet de l'artillerie et de la mousqueterie, le Colonel Gore avait ordonné au capitaine Markham de l'emporter d'assaut. Mais Markham y fut blessé, et après des